



# Par le Sang du Christ

## I. Le Rêve d'un Pape

*Roman*

**Éric HAUTRIVE**

*Extraits...*

Le roi fit mander son conseil étroit en précisant la liste des membres. Le temps qu'un énorme nuage, qui assombrissait le ciel, finisse enfin par se dissiper. Un à un, les membres du conseil étroit arrivèrent devant lui.

Ils prirent place à l'invitation du souverain, autour d'une lourde table de chêne recouverte d'une épaisse tapisserie de Flandre. À la droite de Philippe Premier, siégeait son frère Hugues de Vermandois, à sa gauche le Sénéchal Gui Comte de Rochefort qui était un ardent défenseur du roi, qui le tenait en grande amitié. À la gauche du frère du roi, était venu se placer le Comte Gaucher de Châtillon, soutien de la couronne et le grand Chambellan Hugues de Crécy. De l'autre côté de la table siégeaient le Connétable de France : le Comte de Dreux, le Chancelier Gilbert qui remplaçait l'évêque Geoffroy de Boulogne décédé prématurément et enfin, l'oncle du roi : Robert, Duc de Bourgogne. Philippe Premier leur fit donner à lire la lettre du Saint-Père. À la fin de la lecture de la missive, le Duc de Bourgogne s'écria.

— Sire ! A-t-on déjà vu roi de France se faire traiter de la sorte ?

Hugues de Vermandois regarda son frère Philippe, qui voyait bien qu'il n'était pas du même avis que l'oncle.

— Eh bien mon frère que me vaut ce regard désapprobateur ?

— Sire mon frère, vous avez eu grand tort de répudier la reine votre épouse sans suivre les conseils d'Yves votre confesseur. Votre mariage avec Bertrade a été l'occasion d'un immense scandale qui a terni votre prestige. Regardez autour de vous, mon frère, vos vassaux se défient de vous, les évêques s'éloignent de votre cour. Vous êtes seul mon frère...

Hugues de Vermandois venait en peu de mots de dépeindre la triste réalité. Il n'avait pas même eu besoin de faire allusion à la vie dissolue que le roi menait depuis qu'il avait épousé la belle Bertrade de Montfort, dont la beauté quasi surnaturelle lui avait fait perdre le sens commun. Il n'avait pas eu non plus à citer les négligences, les fautes et les trahisons dont le roi s'était rendu coupable. Tous les connaissaient déjà. Parmi les membres du conseil, même les plus résolus partisans du souverain, devaient bien admettre en secret que le roi subissait un châtement mérité. Tous ces visages de pierre semblaient interroger le souverain. Le silence commençait à devenir pesant, si bien que le roi ne le supportant plus, rétorqua en regardant son frère.

— Ce mariage que vous semblez ne pas apprécier a tout de même été consacré par l'Église, il me semble !

— Sire mon frère ne vous égarez point. Ourson, l'évêque de Senlis est le seul prélat qui a accepté de consacrer votre mariage. Mais il l'a fait, parce que vous lui aviez promis la ville de Mantes et les revenus de ses églises. Tous les autres ont refusé et ne se sont pas même déplacés.

Le visage du roi se rembrunit. La réplique avait porté et le roi se sentit une fois de plus ridiculisé par ce frère plus jeune et plus intelligent.

— Sire, il m'est d'avis de suivre la recommandation du Saint-Père et de faire une action d'éclat qui rejaillirait sur votre personne, poursuivit son frère dans le silence glacé des autres conseillers.

— Et comment le roi mènera-t-il cette chevauchée ? Avec quel argent ? Et qui gouvernera à la place du roi ? Non Sire, la place du roi est à Poissy, dans son royaume, à la tête de ses chevaliers et non d'aller guerroyer contre les Sarrasins ! Si le pape veut les combattre, qu'il lève des troupes et parte lui-même en Terre Sainte !

Hugues de Crécy avait parlé avec fougue. Le roi le remercia d'un coup de tête appuyé. Le connétable partageait cette opinion, mais pour d'autres raisons. Il estimait imprudent d'aventurer l'ost en des terres si lointaines, sans aucune base de repli. Le Chancelier approuva l'avis d'Hugues de Crécy. Le roi ne pouvait convoquer l'ost pour une chevauchée, dont le trésor ne pourrait pas supporter la dépense. Il y avait certainement mieux à faire, en employant cet argent autrement. Il n'y avait que le Duc de Bourgogne qui, secrètement, aurait bien vu le roi partir hors de France pour se voir nommer régent. Son Duché valait bien le domaine royal, et même beaucoup plus à ses yeux. Toutes terres confondues, les possessions du Duc étaient plus étendues que celles du roi. Il aurait mieux su les administrer, que ne le faisait son neveu. Mais, il préféra se taire et se ranger à l'avis de la majorité. Il fut donc décidé que le roi n'irait point en Terre Sainte.

[...]

« Tous les frères répondirent « Amen » en s'inclinant respectueusement. Urbain II se leva à son tour et d'une voix large et chaleureuse, il remercia toute la communauté pour son hospitalité. Il remercia le Seigneur à peu près dans les mêmes termes de la bénédiction qu'il avait accordée aux frères et aux ouvriers qui travaillaient depuis tant d'années sur l'édifice. Puis, se tournant vers l'abbé, il poursuivit. — Frère Hugues, tu as voulu que cette abbatale soit grande et elle est devenue la plus grande du monde ! Tu as voulu qu'elle soit belle, et elle est devenue la plus belle que Dieu nous a donné d'admirer. Cette maison de Dieu restera pour les siècles le témoignage de ta piété et de la grandeur de ton administration. Elle témoignera également de la grandeur de notre Ordre. Oui mes frères, nous sommes heureux et fiers d'appartenir à l'Ordre de saint Benoît dont l'esprit nous habite. Nous sommes heureux de constater l'influence grandissante de notre bien aimée communauté de Cluny et nous savons très sûrement, dans notre coeur, que la grandeur de notre communauté n'est pas seulement le fruit du travail. Vous tous mes frères par votre présence dans cette communauté, vous vous inscrivez dans la volonté de Dieu qui veut montrer aux hommes le chemin à suivre. Urbain II semblait inspiré. Il parlait d'une voix profonde qui raisonnait comme une douce mélodie aux oreilles des frères. Certains ressentait perler sur leurs joues des larmes de joie. Pour la première fois de leur vie, ils éprouvaient la reconnaissance de leurs peines, de leurs travaux et de leurs prières par la plus haute autorité spirituelle de la Chrétienté. Après le discours du pape qu'Ermold avait suivi avec attention un peu à l'écart du souverain pontife – car il avait préféré se mêler aux autres frères dans les stalles – une messe avait été célébrée. Très émouvante, elle avait été dite par le pape et l'abbé entourés des évêques et des cardinaux dans un épais nuage d'encens. À la fin de la liturgie, les frères de la communauté firent une grande procession au son des cloches du gigantesque campanile, qui sonnaient pour la première fois. Afin que cette journée reste longtemps gravée dans le coeur des frères, l'abbé offrit un banquet auquel toute la communauté assista sous le patronage du pape. Hugues de Semur était heureux. Ses desseins s'étaient enfin réalisés. Avec cette nouvelle abbatale, à coup sûr, son

prestige vis-à-vis de l'empereur du Saint Empire allait s'accroître. Hugues de Semur devenait un des grands de ce monde. Rien ne pourrait se faire ni se décider en Occident sans l'assentiment de Cluny.

Le pape resta encore quelques jours dans l'abbaye au milieu de la communauté. Il s'entretint longuement à plusieurs reprises avec l'abbé. Urbain II préparait sans relâche son voyage à travers les provinces de France. Il recevait de nombreux moines qui venaient le visiter pour l'entretenir du pèlerinage de Jérusalem. Tous ceux, clercs ou profanes, qui étaient allés à Jérusalem avaient audience auprès du Saint-Père. Le pape les écoutait avec la plus grande attention. Il leur posait des questions, cherchait à comprendre quels pouvaient être les besoins des pèlerins, quels étaient les dangers qu'ils encouraient et s'ils pouvaient attendre du secours. À mesure que le pape recevait ces confessions, il se faisait une idée plus précise de ce que pouvait représenter un pèlerinage en Terre Sainte. De son côté, l'abbé dépêchait ses coursiers à travers tout l'Occident pour lancer des invitations ou prévenir de la prochaine venue du Saint-Père. Urbain II méditait déjà sur le grand discours qu'il tiendrait au concile de Clermont. Là, il attendait de passer la plus grande épreuve de son existence. Tous les espoirs qu'il nourrissait depuis des mois allaient peut-être se réaliser ou se ruiner à jamais. »

[...]

« À la tête des Flamands et des Wallons, le Comte de Flandre chargea pour soulager les piquiers provençaux qui étaient menacés. Il avait à cœur de terrasser la cavalerie turque qui se battait avec fureur. Après une courte charge, la cavalerie flamande rentra brutalement dans celle de l'ennemi. Les lourds destriers bardés de fer enfoncèrent les premières lignes turques qui furent bientôt disloqués. Les chevaliers flamands, l'épée à la main, faisaient de grands moulinets et tailladaient les païens dont les sabres trop courts se brisaient sous le choc des épées. Les Turcs étaient débordés de toute part. La cavalerie chrétienne démontrait sa supériorité. Les Chrétiens, plus lourdement armés et protégés par d'épaisses cottes de mailles, se battaient comme des lions dans un nuage de poussière et une chaleur infernale. Les chevaux éventrés par les lanciers du Brabant tombaient en poussant d'horribles hennissements, dans une boue de sang et de poussière. Les Turcs, faiblement protégés, ne pouvaient faire face aux lanciers qui les transperçaient de part en part. Ils tombaient désarçonnés et mouraient piétinés sous les sabots des chevaux. Une aile de cavalerie commandée par Raimbaud, Comte d'Orange, chargea les Turcs à son tour. Elle entra dans la mêlée en embrochant les Turcs comme de la volaille. De son côté, Gaston de Béarn et ses vassaux se frayaient un chemin à grands coups d'épée dans une mêlée indescriptible. Les heaumes des Turcs se fendaient en deux sous les coups des Béarnais. Plus au nord, les vassaux de Gérard de Roussillon, d'Eusèbe de Béziers et de Guillaume de Montpellier attaquèrent à leur tour. Sur les ordres du Comte de Toulouse, Raymond du Forez et Isoard de Gap durent contenir leur impatience de se battre. Ils restaient en réserve, hurlant comme des possédés pour encourager leurs frères aux combats. Le soleil déclinait sur l'horizon et les Turcs commençaient à faiblir. On continuait à se battre dans une mêlée d'autant plus inextricable, que le crépuscule estompait les silhouettes des combattants. Heaumes contre heaumes, écus contre écus, les Chrétiens et Turcs étaient au corps à corps. Les Chrétiens avaient maintenant l'avantage. Pris d'un sursaut de fureur, ils firent une dernière charge qui acheva d'enfoncer la résistance ennemie. Pendant que les derniers combats, d'une rare violence, ensanglantaient le terrain, un officier turc galopait à bride abattue vers le campement du Sultan. Il arriva devant son maître et lui cria d'un ton désespéré : — Seigneur ! Les infidèles sont en train de nous massacrer ! Nous sommes pratiquement anéantis. Je t'en prie, épargne nos frères au nom d'Allah !

Arslan entra dans une colère froide. Il avait commis une grave erreur en sous-estimant les Chrétiens. S'il ne donnait pas immédiatement l'ordre de repli, il risquait de perdre toute son armée. Mais en se repliant, il abandonnait Elchanis et ses hommes à une mort certaine, de même qu'il perdait la place forte de Nicée avec ses trésors. Le Sultan n'avait plus le choix, les dents serrées, il ordonna le repli en faisant sonner les oliphants. Lorsque les Turcs entendirent la sonnerie du repli, ils s'évanouirent comme un nuage de fumée que le vent disperse. Sous la lumière blafarde de la lune, les Provençaux

virent une partie de la cavalerie turque leur tourner le dos et sombrer dans la nuit sous les flèches des archers anglais. Une dernière salve tirée sur ordre du maître des arbalétriers acheva de décimer les fuyards. Les Turcs laissaient derrière eux une immense étendue de cadavres et de blessés. Quelques chevaux effrayés restaient au pied de leurs maîtres, pendant que d'autres repartaient au petit trot vers le campement ennemi. Lorsque la nuit arrêta définitivement le cours des combats, on entendit les gémissements plaintifs des blessés et le froissement des ailes des vautours qui s'abattaient sur les cadavres pour commencer leur horrible festin. Au loin, des charognards grognaient et se disputaient les restes de carcasses. Raymond de Toulouse, qui voulait honorer ses hommes, fit relever les morts et les blessés. Les soldats assignés à cette terrible besogne durent se battre contre des vautours et des chiens errants attirés par l'odeur du sang. Dans l'armée du Comte de Flandre, seul le Comte de Gant succomba pendant les combats. Quelques vassaux étaient blessés. Mais la victoire guérissait les plaies comme un baume enchanté. Les Chrétiens étaient si heureux, qu'ils ne ressentaient plus les douleurs de leurs blessures. Adhémar de Monteil avait été légèrement blessé. Une entaille à hauteur de l'avant-bras lui imposait des gestes lents. Gaston de Béarn portait fièrement une balafre sur la joue gauche. Gérard de Roussillon souffrait d'une vilaine entaille à l'épaule. Le coup avait été si fortement asséné, que les mailles de fer avaient cédé sous le tranchant du sabre. Enfin, Guillaume de Montpellier ne verrait plus désormais que d'un œil. Parmi les fantassins, on dénombrait beaucoup de blessés, surtout parmi les lanciers du Brabant qui avaient été exposés aux flèches ennemies. Quant aux arbalétriers, ils avaient été protégés par les trois rangs de piquiers provençaux. Le lendemain, les princes chrétiens se réunirent autour d'Adhémar de Monteil qui, en compagnie des prêtres et des évêques d'Orange et d'Apt, dit une messe solennelle pour rendre grâce à Dieu d'avoir aidé ses fils à vaincre les Turcs. Après la cérémonie, le Comte de Toulouse tint à féliciter ses vassaux et le légat dont on lui avait rapporté les exploits. Une copieuse distribution de vivres gratifia les sergents de pied et les soldats. »

**Retrouvez « Par le Sang du Christ » sur**  
<https://libre2lire.fr/livres/par-le-sang-du-christ-tome-1/>

ISBN papier : 978-2-38157-012-9  
ISBN Numérique : 978-2-38157-013-6

480 pages – 25.00 €

Dépôt légal : Juillet 2020  
© Libre2Lire, 2020

